

Femmes du verre en Provence, patronnes et ouvrières aux 18e et 19e siècles

Laurence Serra

▶ **To cite this version:**

Laurence Serra. Femmes du verre en Provence, patronnes et ouvrières aux 18e et 19e siècles. Catherine Thomas; Stéphane Palaude. Femmes de verre, femmes de verrerie : actes du colloque international, musée du verre de Charleroi, 5-6 mars 2020, Musée du Verre de Charleroi, pp.32-37, 2020. halshs-03164999

HAL Id: halshs-03164999
https://shs.hal.science/halshs-03164999

Submitted on 11 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Promotion 20 (2013) du Centre européen de Recherches et de Formation aux Arts verriers (CERFAV), Vannes-le-Châtel, France
© F. Golfier

Les 5 et 6 mars 2020, vingt-trois intervenants, venus du monde entier (Belgique, Canada, France, Italie, Liban, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Suède, Suisse) ont évoqué le chemin parcouru par des femmes depuis plusieurs siècles dans les métiers du verre. Cette rencontre internationale, inédite, a alterné communications à caractère historique d'après et témoignages vivants, associant ainsi le regard de scientifiques et universitaires à ceux de professionnels de la pratique du verre, de cheffes d'entreprise, de musées et tout simplement de passionnées. De ces rencontres est né cet ouvrage qui permet de mieux cerner la place occupée par les femmes en verrerie, milieu que l'on dit pourtant réservé aux hommes. Dans le monde du verre, les femmes ne sont pas transparentes comme on pourrait le croire, que du contraire. Elles participent pleinement à la sauvegarde du patrimoine immatériel, de l'histoire du verre mais aussi à l'art et au développement de l'industrie. Cet ouvrage envoie un signal fort : il fait état de l'implication des femmes dans des activités industrielles tant passées que présentes pour démontrer combien le futur leur tend les bras !

© Tous droits réservés
Musée du Verre de Charleroi

Dépôt légal : D/2020/7281/2
Prix : 12€

Éditeur responsable :
L. Mazouz – Directeur général

CHARLEROI
L'AMAVERRE
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
Avec le soutien de l'ASBL Les amis des Musées de la Ville de Charleroi

FEMMES DE VERRE, FEMMES DE VERRERIE

CHARLEROI
MUSÉE
DU VERRE

CHARLEROI
MUSÉE DU VERRE



FEMMES DE VERRE, FEMMES DE VERRERIE



Fioles ou topettes d'apothicaire produites à Marseille probablement dans la verrerie de Thérèse Debon,
Collection publique *Museon Arlaten*, Arles (France) © L. Serra

FEMMES DE VERRE EN PROVENCE, PATRONNES ET OUVRIÈRES AUX 18E ET 19E SIÈCLES

Laurence SERRA
Membre associée du Laboratoire d'Archéologie médiévale et moderne en Méditerranée (LA3M – UMR 7298), Université d'Aix-Marseille (France)

En Provence, les femmes ont leur place comme dirigeantes, en particulier dans le milieu bourgeois, qui semble moins traditionnel que celui des gentilshommes verriers. Elles ne fondent pas d'atelier mais héritent à la mort du père ou du mari. Elles sont contraintes de diriger avec force et autorité pour faire face à la rude épreuve de la concurrence, aux créanciers peu scrupuleux, au dénigrement misogyne. Trois femmes de caractère surmonteront ces obstacles et marqueront les 18e et 19e siècles. Quant aux ouvrières, elles semblent, en apparence, transparentes comme le verre…

1. Les dirigeantes

Thérèse DEBON à Marseille (dirige de 1741 à 1797)

En 1741, elle a à peine 30 ans lors du décès de son père Louis Debon qui lui laisse la seule verrerie implantée à Marseille, créée 92 ans plus tôt, en 1639 et qui bénéficie d'un monopole de fait. L'atelier, situé en plein centre, proche du port, produit *« toutes espèces nécessaires aux apothicaires, médecins et habitants, bouteilles et dames-jeannes »*[1]. Même si, à la mort du père, l'établissement change de nom de propriétaire devant l'état civil pour devenir verrerie Sallart-Debon, du nom de Claude Sallard, le mari de Thérèse, en réalité ce sont les femmes, Thérèse et sa nièce, Claire Debon, qui succèdent et dirigent la verrerie. Ce sont des femmes modernes issues d'un milieu bourgeois. Elles continuent la production pour la consommation locale mais aussi pour celle des possessions françaises d'Amérique. Or, la promesse de profits tirés des nouveaux marchés coloniaux va attirer les convoitises et les tentatives de migration des ateliers de l'arrière-pays vers le port de Marseille. Ces verreries forestières sont toutes dirigées par des hommes, descendant d'anciennes lignées de gentilshommes verriers.

Thérèse Debon va dès lors être confrontée aux désagréments d'une concurrence d'hommes même si la Chambre de commerce la soutient. La première demande remonte à 1699. Un nommé Coulomb tente de faire construire une verrerie sur les terrains alors incultes de la Joliette, mais les échevins en arrêtent aussitôt les travaux au prétexte que *« seule la verrerie De Bon installée à la Poissonnerie vieille depuis soixante ans peut être nécessaire aux apothicaires, médecins et habitants »*[2].

La seconde tentative, en 1718, est à l'initiative de la famille Ferry[3]. Elle sera infructueuse malgré la volonté de faire valoir, auprès de la Chambre, leurs privilèges de gentilshommes contre la famille

1 Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Marseille (France), C 3419.

2 *Ibidem*.

3 Les Ferry sont une famille de gentilshommes verriers implantés dans le Var depuis le 15e siècle et originaires de l'Altare (D. Foy, *Le verre médiéval et son artisanat en France méditerranéenne*, Paris, 1989, p. 77).

Debon, qui n'est pas noble. La municipalité s'y oppose, sous le même prétexte que pour le sieur Coulomb. Mais Joseph de Ferry ne compte pas en rester là. Il fait l'acquisition d'une ancienne fabrique à plomb qu'il compte convertir en verrerie. Sous prétexte d'être gentilhomme, il réclame un privilège pour s'établir dans l'enceinte-même de la ville et demande à la Chambre de laisser Claire Debon continuer à faire marcher sa verrerie à la seule condition qu'elle ne puisse transmettre ladite faculté à son fils après son décès. Thérèse obtient encore l'appui de la Chambre, car en Provence il n'est pas nécessaire d'être noble pour être verrier.

Pierre de Ferry réussit en 1750, avec l'agrément de sa Majesté, à installer un atelier à l'extérieur de la ville. Il soutient que ce transfert d'atelier, de Mazaugues à Marseille, lui permettra de se rapprocher des matières premières et du marché et réduira ses coûts de transport. Il reçoit le soutien des commerçants qui exportent vers les colonies d'Amérique en prétextant qu'il fabriquera *« des bouteilles à la mesure de chaque ville et entre autres pintes de Paris, que l'on vend aux négociants des Isles de l'Amérique pour porter les huiles et autres liqueurs et c'est là où est le plus grand débouchement de ces verreries, celui de ces cantons n'étant pas considérable. »*[4]. Cette première implantation concurrente ouvre la voie à d'autres transferts d'ateliers. Après 1750, la Chambre accordera de nombreuses autorisations au prétexte que *« cela favorise le commerce aux Isles »*[5]. Entre 1761 et 1774 on constate onze demandes d'implantations sous forme de mémoires[6]. L'apport des fouilles archéologiques récentes aux Antilles françaises confirme la présence de ces verres provençaux dans l'*instrumentum* domestique[7]. Augustin Toussaint du Ferry demande son transfert de la Ciotat. La réponse est favorable mais ce sera la dernière, car l'inquiétude est de mise quant à la consommation de bois. Malgré la concurrence, Thérèse Debon poursuivra son activité jusque bien après la Révolution.

Françoise DE QUEYLAR à Marseille (dirige de 1853 à 1893)

En 1853, c'est au décès de son époux César qu'elle hérite de deux ateliers et du nom d'une des plus vieilles familles verrières provençales. Une société en commandite est formée sous la dénomination *« Veuve de Queylar »*, entre elle, son gendre et son jeune fils Charles. Sa première mesure en tant que dirigeante sera de fermer les deux ateliers citadins, et d'implanter, en périphérie ouvrière, à Saint-Marcel, une verrerie moderne, suivie par une seconde, celle de Pont-de-Vivaux[8]. L'entreprise connaît son apogée sous la direction de celle qui se fera appeler la *« veuve de Queylar »* et remporte quatre médailles d'or et une de bronze aux expositions nationales.

Françoise joue de cette appellation et l'utilise comme une sorte de marque commerciale, qui perdurera bien après la reprise de l'usine par son fils en 1893. Parallèlement, c'est l'époque où l'on passe du standard à l'esthétisme et où s'intègre la notion de marketing. Le contenu est identifié par sa bouteille. L'entreprise créée la célèbre bouteille cannelée destinée au muscat de Frontignan et la marque VdQ est moulée sous le fond des bonbonnes[9].

---

4 *Ibidem.*

5 *Ibidem* ; L. Serra, « Les verreries marseillaises de la fin de l'Ancien Régime à la Révolution industrielle. La migration et l'implantation des fabriques autour du port motivée par les nouveaux marchés maritimes et coloniaux », dans *Provence historique, Mélanges 15e – 19e siècles*, 59, 2009, p. 151.

6 Toutes n'aboutiront pas (Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Marseille (France), C 3419 ; Archives municipales de Marseille, Marseille (France), B 15/399.

7 L. Serra, *« Le verre comme mode d'emballage en Provence à l'époque moderne et contemporaine. Industrie, productions, commerce (1720-1920) »*. Thèse de doctorat en archéologie et histoire de l'Art sous la direction de D. Foy, Centre Camille Jullian, Aix-Marseille Université, deux volumes, 2011 ; J. S. Guibert, L. Serra, M. Guerout, *« Past and present research in the Underwater Archaeology of Saint-Pierre, Martinique, French West Indies »*, ACUA undewater arproceedings concil, New Orleans, Society of Historical Archaeology Council (SHA), 2019.

8 L. Serra, *« Le verre comme mode d'emballage en Provence…»*, p. 107.

9 C. Briffaud, L. Serra, « Du muscat dans les bouteilles, de la *frontignane* à la *torsadée* », dans *Etudes héraultaises*, 50, 2018, p. 76.



Lettre commerciale de la verrerie marseillaise de Françoise de Queylar, sur papier à entête *Veuve de Queylar* (© Archives départementales des Alpes-Maritimes, Nice (France), Fonds Louis Jourdan), photo L. Serra

Si Marseille emballe l'agro-alimentaire, les verreries du pays varois, par la présence de la ville de Grasse, se spécialisent dans le flaconnage des parfums pour un marché plus select. La plus célèbre de ces verreries est la verrerie de Cannes la Bocca, également dirigée par une femme.

Antoinette BARTHELEMY-NÉGRIN à Cannes (dirige de 1867 à 1900)

Elle hérite de la verrerie de la Bocca au décès de son père, Joseph Barthélémy, le 25 mars 1867. Contrairement à ce qui a été écrit dans les monographies historiques locales, subjectivement paternalistes, affirmant « *qu'il n'est pas dans la morale qu'une femme dirige une entreprise* », c'est bien elle qui prend la direction des affaires en 1867 et qui la mènera jusqu'à la fermeture de l'usine en 1900.

La même année, une société en commandite pour le commerce et la création du verre, *Louis Négrin et Cie* est créée conjointement par Antoinette-Élisabeth Négrin née Barthelemy, son fils Louis et son gendre Edouard Jourdan. Pendant plus de trente ans, elle fait de l'entreprise un établissement de prestige employant plus de deux cents ouvriers spécialisée principalement dans la production de flacons pour parfum[10]. Et pourtant, les monographies locales attribuent la faillite de l'entreprise à une « *malédiction liée à l'absence de descendance mâle* »[11]. Lorsqu'on connaît les raisons économiques liées à la concurrence de l'époque, il semble évident qu'il faille chercher ailleurs, et non pas dans la direction des affaires par une femme, les causes de cette faillite. Antoinette a laissé derrière elle l'image d'une patronne exerçant une direction humaniste, respectée par ses ouvriers. Elle a œuvré à améliorer les conditions de vie de ses employés et de leurs familles, leur offrant toit et chauffage. Les salaires sont supérieurs à ceux des autres verreries provençales. Des verriers demandent même à venir travailler à Cannes pour la qualité de la formation et du traitement des ouvriers et aussi pour le gain. Pas de travail de nuit (sauf pour les

[10] L. Serra, « Remèdes, hygiène, et flacons publicitaires dans le dernier tiers du 19e siècle. L'apport de la fouille préventive d'une fosse dépotoir de la métropole marseillaise », dans Bulletin de l'AFAV (33ème rencontre – Carmaux 2018), 2019, p. 92.

[11] P. Giugliari, *Si la Bocca m'était contée*, Paris, 1990, p. 64



Antoinette Barthelemy dans la cour de la verrerie de la Bocca, entourée de ses deux fils et de ses ouvriers, 1868 (© Archives départementales des Alpes-Maritimes, Nice (France), Fonds Louis Jourdan), reproduction L. Serra

équipes d'entretien du four), les horaires sont de 10 heures par jour pour les hommes et 7 heures pour les femmes. Une entraide mutuelle est créée à l'usage des verriers malades ou en incapacité à cause d'accidents, et pour ceux qui, trop âgés, aspirent à la retraite. À la Bocca, on ne fête pas, comme ailleurs en France, la Saint-Laurent, saint patron des verriers, mais, la Saint-Barthélemy, fête patronale locale, totalement originale, créée à la mémoire de cette famille[12].

2. Les ouvrières

La mention dans les archives des ouvrières, dans les verreries provençales, au 18e siècle est totalement lacunaire. Quant au 19e siècle, leur présence n'est quasiment jamais chiffrée et très peu décrite. Ceci peut s'expliquer par le fait que les enquêtes industrielles sont déclaratives. En revanche, on devine leur présence au sein des ateliers lorsqu'on regarde en détail les photographies anciennes. Elles apparaissent dans l'atelier à froid : tri, emballage et habillage en vannerie des bonbonnes dites clissées. Les filles viennent chercher du travail lorsqu'elles sont très jeunes pour gagner leur trousseau et finissent souvent par se marier avec un ouvrier du verre. En Provence, point de décor, on produit principalement de l'emballage.

Les enquêtes préfectorales mentionnent en 1829, que la verrerie de Gémenos (dans la banlieue de Marseille) occupe 30 hommes, 6 jeunes gens et 2 femmes.

[12] L'ensemble des documents sont conservés aux Archives départementales des Alpes-Maritimes, Nice (France), fond Louis Jourdan.

À partir de 1886, à la verrerie de Montredon à Marseille, sur 440 ouvriers inscrits, 10 % sont des femmes. Marie Foglio exerce comme emballeuse de bouteilles et bonbonnes durant vingt-six ans. Une gamine est mentionnée dans le registre. Est-ce la seule fille employée à cette tâche ? Ou bien les déclarations sont-elles déguisées par crainte de la législation régissant le travail des enfants ? Beaucoup d'ouvrières mentionnées portent le même nom de famille que les verriers. Les familles sont logées au sein de l'établissement. Le travail des femmes s'organise entre garderie des jeunes enfants et atelier.

L'usine de la Bocca emploie pour la vannerie 34 ouvriers dont 13 hommes et 21 femmes. Cette supériorité numéraire est-elle due à la direction de la verrerie par une femme ? Cela n'empêche pas les hommes de gagner plus, de 3 à 5 francs, contre 1,50 à 3 francs pour les femmes. Cette ruche ouvrière provençale s'est rendue célèbre par l'ambiance grivoise qui règne au sein de l'atelier. La raison en est peut-être la mixité du travail. Toujours est-il que les parents mettent en garde les enfants de ne pas s'attarder du côté de l'atelier de vannerie où le vocabulaire, pour le moins fleuri, fuse régulièrement pour tromper la monotonie du travail. Ainsi, les mères disent à leurs enfants : *« N'allez pas voir les vanniers qui parlent mal ! »*.

Albert Aurias, contremaître, est officiellement congédié pour laxisme et manque d'autorité. Il est accusé de ne pas savoir faire régner l'ordre et la décence. Son successeur, âgé d'à peine vingt ans et voulant s'imposer, affirme solennellement que *« les chansons obscènes ne seraient plus tolérées et que la bonne tenue du personnel serait rigoureusement exigée »*. Le travail cesse immédiatement à cette annonce et une grève s'en suit. Les vanniers quittent leur poste de travail le 7 avril 1898. Le lendemain 19 ouvriers verriers et 14 manœuvres font cause commune avec les vanniers et cessent le travail. Le conseil d'administration de la verrerie reçoit la délégation des grévistes et l'entente est rétablie sur la base des acquis. Les retenues sur salaires ne seront pas appliquées et l'animation du travail laissée à son libre cours. Lorsque la verrerie ferme ses portes, en 1900, l'activité de vannerie lui survit grâce à l'exportation de fleurs et de fruits produits dans la région, qui nécessite des paniers tissés.



L'atelier de clissage de la verrerie de la Bocca, vers 1900 ; Collection privée A. Serratore, reproduction L. Serra